

de la famille du notaire... mais, à mon grand regret, je ne trouvai personne qui pût éveiller mes soupçons.

Il m'arrivait très-souvent d'ouvrir ma fenêtre et de m'avancer sur mon balcon. Mon premier soin était toujours de chercher ma jolie voisine, dans l'appartement en face ou dans son jardin. Si je ne la voyais point, je n'en éprouvais ni contrariété, ni désappointement. Sans y songer davantage, j'ouvrais un livre ; bientôt, selon mon habitude, je le fermais après avoir lu quelques pages, et je songeais, en promenant, sans intention, mes regards sur la campagne qui s'étendait devant moi, au-delà du toit de M. Laval. Le plus souvent, je restais longtemps dans cette espèce de contemplation. Il m'arriva plusieurs fois, quand je revenais à moi et cessais de regarder sans but à l'horizon, de rencontrer les yeux de mademoiselle Marguerite, qui, appuyée sur son balcon, m'observait... depuis longtemps peut-être. Elle détourna alors ses regards avec un embarras trop naturel pour que j'en fusse étonné ; mais elle les reportait sur moi après un instant avec une persistance qui me donnait à penser qu'elle guettait de nouveau une absence de mon esprit.

Le plus souvent alors je quittais brusquement mon balcon et me remettais au travail. Mais à peine tenais-je la plume, que je la posais sans l'avoir mouillée. Si je prenais un livre, je l'ouvrais à l'envers ou ne savais qu'y chercher. J'étais vraiment absorbé... Alors, je me mettais à regarder, muet et songeur, quelque point sans intérêt qui tombait sous mes yeux ; ou bien je me levais, j'errais par ma chambre en sifflant entre mes dents... Je m'arrêtais, je frappais du pied, je m'interrompais par quelques propos entrecoupés, tels que :

« C'est qu'elle est charmante!... Heureux celui qu'elle aime!... Elle aime assurément quelqu'un! »

Je courrais à mon balcon... elle avait disparu !

Bientôt l'esprit me revenait et je me remettais au travail